

Libretto

VIOLAINE BÉROT

COMME DES BÊTES

libretto

© Buchet Chastel, Libella, Paris 2021

I.S.B.N. : 978-2-36914-700-8

Ce court roman est le premier fragment d'un projet d'écriture mené depuis trois ans en divers lieux.

Je remercie tous ceux qui m'ont chaleureusement soutenue dans ce travail au long cours :

la région Bourgogne - Franche-Comté et l'alpage du Sapeau-Léger,

la fondation Jan-Michalski,

la fondation des Treilles,

la Villa La Brugère,

le Centre national du livre.

*Depuis toujours
nous
les fées.*

*Depuis toujours
au-dessus du monde d'en bas
à observer ce qui s'y trame.*

*Nous
les fées
cachées dedans la grotte
à l'aplomb de la paroi
discrètes
curieuses.*

*Nous
les fées
qui du monde d'en bas
aurions tant à raconter.*

1.

Je l'ai eu comme élève. Il doit y avoir vingt ans de cela. Dans une classe avec plusieurs niveaux. En primaire.

Il était vraiment grand de taille. Bien plus grand que ceux de son âge. Et même – il me semble – plus grand que sa mère. Mais je peux me tromper. C'était l'impression que ça donnait. Il était trapu pour un enfant de cet âge. Carré d'épaules. Large, vraiment. Mais surtout – oui, je le répète – vraiment grand.

Non, il n'a pas fini son primaire. Ça s'est – comment dire –, ça s'est mal passé. Pas avec lui, non, avec lui c'était finalement assez simple. Mais avec sa mère. Elle n'a pas voulu accepter. Ce que nous préconisions, elle n'a pas voulu. Le parcours proposé, ce que l'on fait dans ces cas-là, elle a refusé. Elle s'est bloquée, totalement butée. À partir de ce moment-là, il n'est plus revenu. Il n'est plus retourné en classe.

Non, il n'aimait pas l'école – enfin, je ne sais pas si je dois le dire de cette façon. Disons plutôt qu'il avait peur des autres

enfants. De moi aussi, je crois. Il avait vraiment peur – du moins c’est mon point de vue, à cause des réactions qu’il pouvait avoir. Je l’avais installé au fond, tout seul. C’était important pour lui, de rester seul. C’était convenu avec les autres élèves. On ne l’approchait pas, on respectait sa solitude. Même moi, j’allais le moins possible vers lui. Si on le laissait au fond, seul, si on l’oubliait – enfin je veux dire si on faisait comme si on l’oubliait – c’était plus facile. Vraiment on aurait pu l’oublier. Il ne faisait pas de bruit, il ne parlait pas. Il n’a jamais parlé. Je pense que c’était de naissance. Mais ça a toujours été compliqué d’avoir des informations à son sujet. Ce qui était très particulier, c’était que si l’on s’approchait de lui, il se mettait à grogner. Il grognait comme un chien – pardon, c’est terrible de le dire comme cela, mais c’était la sensation que l’on avait, un chien. On s’approchait, il grognait. Alors on reculait. Pour qu’il se calme. Par réflexe aussi, pour se protéger. On reculait comme devant un chien – je suis désolée de le raconter de façon aussi crue mais c’est vraiment l’impression que ça m’a laissé. Dès qu’on s’éloignait, il se calmait. Il avait besoin d’un périmètre de sécurité. Il y avait une limite à ne pas franchir. Si on l’approchait trop, il semblait vivre notre présence comme une intrusion. Comme une provocation.

Je ne sais pas ce qu’il comprenait. Je ne sais pas. Je n’ai jamais réussi à le savoir. Je pense que ça ne servait pas à grand-chose qu’il reste assis, seul, au fond de la classe. Ça me donnait l’impression de l’abandonner. En établissement spécialisé on aurait pu l’aider. Lui apporter davantage. Enfin je pense. En classe, au milieu des autres, avec le programme à respecter, je ne pouvais pas faire grand-chose – c’est l’impression que j’avais, je peux me tromper, je ne sais pas.

Oui, j'ai cherché à recontacter sa mère. À reprendre la discussion. Je voulais qu'il retourne à l'école. J'ai essayé. Mais ils habitaient hors du village. Plus loin. À plusieurs kilomètres d'Ourdouch. Si je me souviens bien, ils n'avaient pas le téléphone. Et la mère ne répondait pas aux courriers. Ma hiérarchie aussi a essayé. Ça n'a rien donné. Ils étaient injoignables.

Que lui ait eu un enfant ? Ah non, ça je ne peux pas l'imaginer. Non, ce n'est pas concevable – enfin, moi je ne peux pas l'imaginer. Et avec qui aurait-il pu faire un enfant ? Et même, supposons. Supposons que, je ne sais comment, une femme soit tombée enceinte de lui. Où serait-elle passée ensuite, cette femme, tout le temps de sa grossesse ? Et où serait-elle maintenant ? Non, lui père, je ne peux pas l'imaginer.

Qu'il ait recueilli, trouvé, récupéré – enfin je ne sais comment dire –, qu'il se soit retrouvé avec un jeune enfant et qu'il en ait pris soin, ça me paraît tout aussi improbable. Il ne s'intéressait à rien. Je n'ai jamais réussi à capter son attention. Jamais. Je ne crois pas à cette rumeur qui dit que c'est lui qui élevait cette enfant. Non. Ce genre d'histoire n'existe que dans les contes. Et encore, même dans les contes, quand l'ogre s'intéresse à un enfant c'est mauvais signe.

Il fallait intervenir. C'était la plus sage des solutions. D'où vient cette fillette, qui elle est, ce qu'elle faisait là-haut, on le saura bientôt. Leur vie a toujours été un mystère. On n'y a jamais rien compris. Depuis l'interruption de sa scolarité – et je vous parle d'événements qui ont eu lieu il y a plus de vingt ans –, depuis cette époque, plus personne ne l'a revu.

Oui, j'ai entendu ce monsieur qui raconte avoir établi des liens avec eux depuis des années. Qui dit que l'Ours – parce que tout le monde l'appelle ainsi –, que l'Ours l'aidait à guérir ses bêtes. Je n'y crois pas. Je pense plutôt que voir débarquer la télé donne des idées à certains. On invente des scoops pour se mettre en avant. Pour parler devant un micro. Pour se retrouver au journal télévisé. Non, croyez-moi, tout cela est totalement incohérent. Ce garçon – celui qu'ils appellent donc l'Ours – a toujours eu un très gros handicap mental. Ce handicap l'a rendu totalement asocial. Sa mère a eu le tort de ne pas le confier à des thérapeutes compétents quand il le fallait, comme je le lui avais conseillé. Il ne faut pas chercher plus loin. En ce qui concerne la question de la fillette, on verra. Faisons confiance à la justice.

À mon avis, ce ne peut être que par la mère – cette Mariette –, ce ne peut être que par elle que l'on connaîtra le fin mot de l'histoire. Elle, je suis quasi certaine qu'elle détient l'explication. Il suffit d'arriver à la faire parler. C'est une forte tête – je suis bien placée pour le savoir. C'est elle, à mon avis, la clé du mystère. Pas lui. Lui, il est incapable de cacher ou d'inventer quoi que ce soit. Et d'ailleurs, cette fillette, pourquoi ne serait-elle pas la sienne, à elle ? Quel âge a-t-elle cette femme, maintenant ? On en a vu d'autres avoir des enfants jusqu'à des âges avancés, non ? Ce que je peux dire – ce que je peux même affirmer – c'est que cette mère a déjà failli avec son premier fils. Que donc la laisser élever un deuxième enfant – qui plus est dans la compagnie de cet aîné qui peut s'avérer violent, vous en avez eu la preuve –, lui laisser cet enfant, le laisser grandir dans pareil contexte familial, me semble plus criminel que de le lui enlever. Voilà ce que j'en pense. Avec cette petite fille, elle se comportait à nouveau de façon irréfléchie, elle ne l'a même pas déclarée

– ce n'est pas concevable à notre époque dans notre pays, de ne pas déclarer un enfant. Je pense que cette Mariette, tout comme son grand fils, présente de graves troubles psychologiques. Qu'elle a vraiment besoin d'aide. Je ne la crois pas en capacité d'élever convenablement un jeune enfant – je précise que ce que j'avance là n'engage que moi, mais c'est ce que je pense.

Non, franchement je ne m'attendais pas à pareille histoire – même si j'ai toujours pensé qu'il aurait fallu le faire suivre. Quand il s'affolait, il devenait réellement terrifiant. Je m'en veux de n'avoir pas insisté davantage. De n'avoir pas ramené la mère à la raison. De ne pas être montée jusque chez eux pour lui parler plus longuement. De n'avoir pas réussi à la convaincre. Il fallait qu'il soit suivi. Il le fallait. Ne pas l'avoir fait, on voit à quoi ça a conduit – je ne me pardonne pas de n'avoir pas réussi.

Et donc vous envisagez qu'il l'ait réellement élevée, soignée, protégée ? Lui ? Sincèrement je ne peux pas adhérer, je trouve une telle hypothèse absolument irréaliste. Je n'ai jamais donné cher de lui, lâché en dehors d'un cadre.

Oui, d'accord, cette petite fille est en parfaite santé. Mais mentalement comment va-t-elle se remettre ? Au bout de six ans de cette vie, avec pour seuls contacts l'Ours et cette Mariette, comment a-t-elle pu évoluer ? Comment, sinon par mimétisme, en devenant pareille à ce pauvre gars, à cette femme déboussolée. Tout aussi sauvage et associable. Tout autant qu'eux dans le refus de se mêler aux autres humains. Je l'imagine apeurée, affolée, pressée comme eux de retourner là-haut. Si cette Mariette avait pu m'écouter, on n'en serait sans doute pas là. Mais elle n'a jamais rien voulu entendre

de personne. Comment va-t-elle se reconstruire, maintenant, cette enfant ? Comment le pourrait-elle, après avoir vécu un pareil début de vie – alors qu’il aurait suffi de le faire suivre, lui, comme je le proposais.

*Nous
les fées
le savons.*

*Le monde d'en bas
certains
le monde d'en bas
les rend malheureux.*

*Malheureux
les géants.*

*À mi-chemin
entre le monde d'en bas
et nous
à mi-chemin
les géants.*

Mi-hommes

*mi-fées
dans le monde d'en bas
égarés
les géants.*

2.

On a le même âge, lui et moi, ou à peu près. Et on était en classe ensemble à Ourdouch, oui.

L'Ours, on l'appelait comme ça à l'école. Je pense qu'au départ c'est venu du fait qu'il n'avait pas de père. Vous n'êtes pas d'ici, alors peut-être vous ne le savez pas, mais c'est une tradition dans nos vallées. Les enfants sans père sont des fils de l'ours, c'est comme ça. Et pour nous, gamins, ça expliquait sa force, ses pattes trapues. En plus il ne savait pas parler, seulement grogner. Donc l'Ours, oui, c'était évident comme surnom.

Je me souviens qu'on avait une trouille énorme de lui. On évitait au maximum de le croiser quand on était seul. Et en même temps il nous attirait terriblement. On passait nos récréés à mettre au point des tactiques. On se mettait à plusieurs, on se cachait, et puis on l'encerclait. De se retrouver coincé au milieu de nous, ça le terrifiait. On le regardait s'agiter. Souvent, à force de panique, il se pissait dessus, ou

pire. Ça nous faisait tellement rire qu'il en profitait pour nous échapper. On jouait à le terroriser. On devait attraper l'Ours sans se faire attraper par lui. On montait de véritables battues. C'était des conneries de sales gosses. On était atroces.

D'autres souvenirs de lui, oui je dois en avoir. Par exemple la fois où Mme Lafont avait fait une leçon sur les ursidés. Je me souviens du mot parce qu'il nous avait impressionnés, « ursidé ». Elle avait expliqué le comportement, l'alimentation, pas mal de choses qu'en fait on connaissait parce que des ours, dans le coin, il y en avait eu, dans les familles on en parlait. Le nôtre, d'Ours, on était habitués à ce qu'il ne réagisse jamais en classe, mais ça avait dû lui faire un déclic qu'on parle de ce sujet, parce qu'il s'est levé de sa chaise et il est venu tout seul vers le tableau. Ça n'était jamais arrivé. Il est monté sur l'estrade et il a mimé les gestes de l'animal. Ceux des croquis que montrait l'institutrice. Nous, sur le coup, ça nous a pétrifiés. Même Mme Lafont a mis du temps avant de réagir, de le renvoyer à sa place. J'y ai souvent repensé depuis. Je me demande s'il ne se moquait pas de nous. S'il ne voulait pas jouer au plus con avec ses tortionnaires. S'il ne singeait pas l'ours pour se moquer de notre stupidité à nous, qui étions capables de croire qu'il descendait véritablement d'un animal. Plus j'y pense, plus je me dis que le plus bête dans cette classe n'était peut-être pas celui qu'on croyait.

Ah oui, ça aussi je m'en souviens bien, parce qu'ensuite il n'est plus revenu à l'école. Et ça a fait un trou. Ça paraît idiot, vu ce qu'on lui faisait subir, mais il nous a manqué. Mme Lafont avait convoqué sa mère. C'était en fin de journée. Elle attendait déjà devant le portail quand on a commencé à sortir de classe. On se doutait que ça allait chauffer